

L'Intelligence humaine jugée par saint Paul

« Il n'y a personne qui ait de l'intelligence; il n'y en a point qui cherche Dieu. »

(Romains 3.11)

L'apôtre ne fait ici que confirmer, en les répétant, des paroles du roi-prophète. C'est donc le témoignage réuni de David et de saint Paul que nous vous apportons aujourd'hui. Ou, pour parler plus exactement, c'est celui du Saint-Esprit, se reproduisant en termes précisément pareils sous l'ancienne et sous la nouvelle économie. C'est le Saint-Esprit qui déclare dans ces deux temps et pour tous les temps, que l'homme naturel est destitué d'intelligence. Et par le mot *d'intelligence*, il faut entendre ici, conformément à la valeur du terme original, non une conception facile et vive

◇
des choses, mais la justesse des vues, le bon sens, la sagesse pratique. Voilà ce qui, selon l'Écriture Sainte, manque à l'homme, et à tout homme.

Mille faits, au premier coup d'œil, s'élèvent contre cette proposition. Mais avant de tirer de ces faits une conclusion favorable à l'intelligence humaine, qu'on laisse l'apôtre expliquer sa pensée, et qu'on réponde d'abord à cette question, que nous croyons pouvoir mettre dans sa bouche : Un homme qui conduit avec discernement et qui mène à bien des affaires d'un intérêt frivole, une fête, un divertissement, mais qui, sur ce qui lui importe le plus, procède constamment de la manière la plus contraire à son intérêt, peut-il passer pour un homme sage ? N'est-on pas en droit de lui refuser ce titre, puisque la première condition de la sagesse pratique est de savoir discerner nos véritables intérêts, et de les apprécier selon leur importance ? – Oui, sans doute. Eh bien ! dit l'apôtre, c'est le cas de tous les hommes ; ils s'appliquent avec succès à mille choses, mais ils négligent celle au prix de laquelle toutes les autres sont frivoles : ils ne cherchent point Dieu.

Chercher Dieu, trouver Dieu, c'est donc, dans la pensée de l'apôtre, un intérêt si majeur pour chacun de nous, que quiconque le néglige est par là même atteint et convaincu de folie. Nous entreprenons de le prouver, mais non sans confusion. Pourquoi faut-il prouver une telle chose ? Pourquoi le



seul nom de Dieu ne dit-il pas tout à tous ? Nom adorable, nom saint, ne devrait-il pas suffire de te prononcer pour pénétrer tous les cœurs de vénération et d'amour ? et notre prédication ne devrait-elle pas se borner à remplir de toi seul le solennel silence des temples, à dire à nos frères assemblés : Dieu, c'est Dieu ! concluez vous-mêmes, c'est-à-dire prosternez-vous et adorez ! Plaise à Dieu que nos développements soient superflus ; mais notre cœur nous dit trop bien que les développements et les preuves ne sont pas de trop en un tel sujet ; nous allons donc nous y livrer ; et d'abord nous aurons à déterminer la vraie signification de ces mots : *chercher Dieu*.

Chercher Dieu, ce n'est pas, dans le sens de l'apôtre, chercher à nous assurer que Dieu existe. Qu'il soit raisonnable ou non de nous livrer à cette recherche, toujours est-il vrai que la nature nous en a dispensés. La croyance à l'existence de Dieu est une des propriétés distinctives de l'espèce humaine. Nous la partageons, nous, peuples civilisés, avec les peuples sauvages ; et faut-il vous rappeler que, selon la déclaration de l'Écriture, nous la partageons avec les démons ? Mais cette croyance, infiniment précieuse, puisqu'elle est la base de nos rapports avec Dieu, n'est précieuse que par là. Croire que Dieu existe ne nous sert de rien si, ensuite, nous ne cherchons pas Dieu. Le chercher, c'est faire ce qui dépend de nous pour le connaître, et pour nous mettre en communication avec lui. Quand nous aurons atteint ce but,

◇
alors nous pourrions dire que nous avons trouvé Dieu.

Or, à cet égard, que nous dit l'intelligence ou le bon sens ?

Supposons premièrement l'existence humaine libre de toute misère, de toutes ténèbres et de tout désordre ; que dans l'homme et autour de l'homme tout soit santé, régularité, équilibre, harmonie ; dans une telle situation, la raison lui prescrit-elle ou le dispense-t-elle de chercher Dieu ? Je dis que la question ne sera pas même posée. Car il est impossible d'admettre un seul instant que l'homme possède tous ces biens et que Dieu lui manque. On ne peut avoir tous ces biens sans avoir Dieu lui-même, tout comme on ne peut avoir Dieu sans avoir tous ces biens ou tout ce qui les remplace. En effet, Dieu est le souverain bien. Qui a trouvé Dieu a donc trouvé le souverain bien ; et qui aspire encore à ce bien doit nécessairement et uniquement chercher Dieu, lequel sans doute il n'a point encore trouvé.

Or, quelle est notre situation présente ? Sachons-le bien, afin de savoir, non pas si nous devons chercher Dieu ou ne le point chercher, (la question ne peut jamais se poser en ces termes), mais si nous avons trouvé Dieu, ou si nous avons encore à le trouver.

Jetez les yeux sur l'ensemble de la condition humaine. Embrassez d'un coup d'œil toute l'histoire, toute la société, tous les siècles, toutes les destinées. La masse et l'immense variété des maux sous lesquels gémit l'humanité, est pour

◇

l'homme un problème désespérant ; et si l'on en saisissait à la fois tous les détails, et si l'on ressentait à la fois toute la pitié que toutes ces infortunes réclament, je pense qu'on en mourrait. Maux infligés par la nature, maux que l'homme doit à ses semblables, calamités nationales et malheurs individuels, maladies de l'âme et du corps, tourments du cœur et de l'esprit. . . aucune nomenclature scientifique n'est aussi riche que celle de nos misères. Leur nombre, leur gravité, leur perpétuel retour n'ont laissé de choix aux esprits méditatifs qu'entre deux suppositions terribles : ou le monde est disputé par un bon et un mauvais génie, ou il doit y avoir au fond de notre histoire un épouvantable mystère. – Impression douloureuse qui s'aggrave, pour chaque homme, du poids de ses infortunes personnelles. Chacun de nous est soumis à la loi générale, et paye un tribut plus ou moins onéreux à la douleur. Il y a, pour chacun de nous, des peines sans compensation, des pertes dont rien ne console. Le temps, qu'on a appelé le grand consolateur, ne console point ; il émousse les douleurs en émoussant les affections ; on oublie ! et cet oubli lui-même est une de nos misères. Les impressions du malheur s'effacent une à une, l'une par l'autre, comme un flot est effacé par un autre flot ; mais ce qui reste, après tout, c'est l'impression générale d'une vie toute livrée aux caprices de la fortune, et toute sillonnée de profondes cicatrices. Voilà ce qui demeure sans consolation, et ce qui nourrit dans l'âme un aveugle et confus

ressentiment contre la destinée.

Il faut voir, dira-t-on, les choses dans leur ensemble ; les lois générales de l'univers ont fait de la vie humaine un mélange, une alternative de biens et de maux ; les individus, il est vrai, sont très inégalement partagés ; de l'un à l'autre la différence est souvent énorme ; tout semble sourire aux uns, aux autres tout est contraire ; mais en passant des individus à l'humanité, et en considérant l'humanité elle-même comme un membre du grand tout, vous verrez les nuages se dissiper, et le bien absolu régner. Nous doutons que cette belle statistique console jamais un seul infortuné. Non pas, certes, que le sacrifice de la partie au tout n'ait en lui-même sa nécessité, son charme et sa récompense. L'héroïsme le plus généreux n'est jamais en perte ; ôtez-lui la gloire, vous ne sauriez lui-même l'enlever à lui-même ; l'amour suffit à l'amour ; le dévouement se paye magnifiquement de ses propres mains ; mais l'amour, le dévouement, à tout le moins, veulent un digne objet, un digne motif : et quel être voudrait s'annuler en faveur d'un je ne sais quoi que vous appelez l'ensemble des choses ? – Vous parlez de l'humanité ! nous vous permettons de l'individualiser et de l'interroger. Croyez-vous qu'elle accepterait la destinée que vous imaginez de lui faire ? Ses prétentions vont plus haut que cet équilibre ; et elle ne peut envisager sa condition présente que comme un état imparfait, transitoire, et au-dessous des plans définitifs de l'Être qui n'est en lui-même que vie, béatitude et amour.

◇

Que dis-je ? la vie ne nous apportât-elle aucun malheur positif, nous aurions encore de la peine à pardonner à la vie. Qu'est-elle en effet qu'une attente perpétuelle, un chemin trompeur où le but sans cesse aperçu s'éloigne sans cesse ; où l'on marche, à ce qu'il semble, pour marcher et non pour arriver ; où il est plus facile de dépasser le but que de l'atteindre ; où le poursuivre, bien souvent c'est le fuir ? N'ai-je décrit ici que les vies agitées et tumultueuses ? La même inquiétude ronge intérieurement tous les hommes ; tous, les yeux bandés, sont en route vers le bonheur ; tous ignorant qu'il a son siège dans l'âme ; tous ignorant du moins comment on peut l'y fixer. – Ainsi les années s'écoulent, se détachent de nous, nous réduisant à notre avenir, qui nous délaissera de même. Cet avenir s'appauvrit de plus en plus ; le passé, c'est-à-dire le néant, s'enrichit de plus en plus ; il a bientôt tout dévoré ; il ne reste plus d'espace que pour la catastrophe, il reste le temps de mourir. – J'attends ici ceux qui auraient cru pouvoir contester, pour ce qui les concerne, ce que j'ai dit de la vie humaine. Après la vie la plus heureuse, comme au terme de la plus infortunée, il est affreux de mourir. Que personne ne se vante : on peut éluder plus ou moins la pensée de la mort, on peut ruser avec elle ; mais que prouvent ces efforts mêmes, ces pénibles artifices, sinon que la mort fait horreur, et qu'elle est de tous les malheurs le plus grand et le plus redouté ? Qu'est-ce qu'un événement dont la pensée, si elle était habituelle,



empêcherait de vivre ? Qu'est-ce qu'une industrie qui réussit tout au plus à éloigner nos terreurs, mais qui ne saurait en éloigner l'objet ?

On dira tant qu'on voudra que le monde est ainsi fait, qu'on n'y peut rien, qu'il faut subir la loi commune. Raisons frivoles, dont chacun se laisse payer, et qui ne satisfont personne ; elles n'entament point le mystère ; il demeure tout entier, également accablant pour l'esprit et pour le cœur.